

Souvenirs par Robert Brasillach

USTRÉS, 4 EN COULEURS
LE NUMÉRO, 6 FRANCS.

JOLI-CŒUR

ROMAN INÉDIT DE MICHEL DAVET

RÉSUMÉ DES NUMÉROS PRÉCÉDENTS :

Joli-Cœur, dix-neuf ans, vit en Quercy, en son gracieux château de Miramol, transformé par Mme de Miramol, sa mère, en une pension de famille pour hôtes distingués. Arrive Mme Joséphine Fontanel, cantatrice, encore dolente d'un amour récemment brisé. Elle pense à approcher Joli-Cœur, jeune animal sauvage. Un jour, sans trop savoir comment cela s'est fait, elle lui a donné un baiser. Un télégramme de l'amant lointain la fait venir à Toulouse, un autre télégramme la déçoit. Sur ce, Joli-Cœur arrive.

Il parut vaciller. Il oubliait qu'il avait des bottes flamantes et l'allure d'un fils de famille qui sa voiture attend en bas. Avait-il assez hésité devant cette cravate à pois ! Alors l'attente anxieuse de Mme Joséphine s'apaisa. Dieu soit loué, plus de solitude ! Elle était aimée d'un archange botté, auréolé de givre et de brouillard, qui surgissait à l'heure justement où elle tendait les bras.

— Mon Dieu ! dit-elle avec un allègement qui ressemblait presque à la joie, comme vous êtes magnifique, Gilbert de Miramol ? Je n'ai jamais rencontré plus joli garçon. Qu'est-ce que vous faites à Toulouse aujourd'hui ?

— J'arrive à la minute, je n'ai encore rien fait.

— Venez-vous pour reprendre des cours de droit ?

Il sourit en la regardant. Il avait eu si peur qu'il en restait pâle, mais il commençait à comprendre que c'était mieux qu'une petite joie, cette flamme dans les yeux de Mme Joséphine. Il arrivait pour la sauver de quelque chose, très probablement, très modestement d'une heure d'ennui, mais il se contentait du plus modeste, il se contentait d'être accepté.

— Je n'avais qu'une raison de venir, vous vous en doutez. J'étais un loup en cage, absolument un loup furieux.

— Vous avez plutôt l'air d'un saint Michel de cathédrale. Je suis profondément touchée de votre tendresse, Joli-Cœur, et justement aujourd'hui j'en avais besoin, mes amis sont repartis.

Elle étala sa robe bleue pour éveiller le regard intense, ce regard de brume éclaircie qui offrait désir et sacrifice, toutes les fougues, tous les renoncements, toute la patience...

— Je serai toujours là quand les autres amis repartiront, dit-il avec un peu d'emphase. Je serai là toute la vie, patient comme un monument.

— Joli-Cœur, moi j'ai quarante ans !

— Vous me l'avez annoncé vingt fois ! dit Joli-Cœur d'un peu haut, comme si l'aveu ne blessait que lui. « Puis-je enlever mon pardessus ? »

— Comme vous voilà beau ! Est-ce que toutes ces affaires vous ont été honnêtement procurées ?

— Ce pardessus est à mon beau-frère, dit Joli-Cœur sans s'émouvoir, les gants à M. Ramps et les splendides bottes à mon ami Loulou Martin qui est prisonnier. La cravate est à moi.

— Voilà un vestiaire qui demande de la mémoire et de la gratitude. Comment va-t-on à Miramol ?

— On prétend qu'Amanda maigrit. Il neige au grenier sur les malles en peau de sanglier, et l'une des vieilles dames est grippée ; je ne sais pas laquelle.

Mais tout cela ne l'intéressait pas. C'était le langage habituel des gens qui n'ont rien de mystérieux dans le cœur. Il

enleva son pardessus et s'assit au pied du fauteuil, toujours dans l'attitude de dépendance, de naturelle grâce d'un troubadour de cour d'amour. Il n'avait pas de viole, mais il écrivait des vers en secret et connaissait tous les grands poètes du monde. Il avait été sûr de son génie ; maintenant la flamme en tremblait. Au lieu de l'exalter, la bourrasque éteignait l'élan de sa poésie. Il était à craindre que non seulement l'amour n'apportât aucune contribution à la gloire à venir, à la gloire attendue, mais plutôt qu'il la dévorât à peine en herbe. Deux fièvres, deux égarements, pour un apathique, un contemplatif, un Joli-Cœur porté sur des nuages, c'était trop. Puisqu'il fallait choisir, il préférait choisir la robe d'une femme !

L'ombre entraînait dans la belle chambre sinistre et bien astiquée. Madame Joséphine frissonnait en pensant à ces derniers jours où une fois encore elle avait cru atteindre le fond d'un abandon dont elle ne se sauverait pas. Du petit bar si bien repeint, face à sa fenêtre, sortaient des amoureux qui après leurs baisers se battaient peut-être, se quittaient peut-être, mais revenaient toujours et ne prenaient pas de bateau. Elle s'était répété « guérissons-nous ! » en regardant en face avec un effort de sécheresse raisonnable — comme on se décide à se reconnaître une maladie qui fait peur — ce vieil amour qui l'asservissait, mais on ne guérit pas seulement parce qu'on le veut. Il faut l'opération, les soins de quel qu'un, le miracle de Dieu. La porte s'était ouverte sur quelqu'un qui était l'espoir même, et mieux que l'espoir — la Visitation sans auréole. Voilà, elle était apaisée, elle guérissait.

— Joli-Cœur, que vaut-il mieux ? Être honnête en vous avouant que je suis heureuse de vous avoir là, ou être habile en n'avouant rien ?

— A quoi vous servirait d'être habile ? Je suis totalement méduisé, je ne puis être plus amoureux, mais je puis être plus heureux.

— Pauvre petit page ! dit-elle. Elle se pencha, appuya sa joue sur les cheveux de Joli-Cœur et se mit à chanter à mi-voix une chanson italienne qui devait être une chanson d'amour, mais qu'elle ne voulait pas traduire. La chambre était couleur de cendre et la glace ne reflétait que les bleus imprimés des fauteuils de reps, et la tapisserie fleurie de petits paniers symétriques.

— J'ai découvert que je m'étais déjà très attachée à Mira-

mol, dit Mme Joséphine. Je veux faire un arrangement avec votre mère pour retrouver ma chambre tous les ans à certaine époque — s'il est toutefois possible de faire des projets pour demain ! Je ne sais rien des événements. Que se passe-t-il ? Les gens de Toulouse mangent mal, je le reconnais, mais on a l'impression qu'ils ne s'intéressent aux affaires du monde que par ce problème du manque de bifteck. Et ces mâtèques, ces Juifs, ces faux étudiants !... Quand repartez-vous ?

— Mais je n'en sais rien, avoua Joli-Cœur. Avec vous si vous l'acceptez.

— Non, non, je tiens à ma respectabilité, Joli-Cœur. Que n'imagineraient pas ces dames si elles nous voyaient revenir ensemble ! J'espère bien que vous avez eu la sollicitude et la galanterie de donner un prétexte à ce voyage ?

— Bien sûr, dit Joli-Cœur. Mais il se sentit frappé d'un coup de massue et perdit un instant contenance. Non, il n'avait pas même eu l'idée de donner une explication, il ne donnait jamais d'explication. Il parlait comme ça.

— Qu'avez-vous dit ? demanda-t-elle sans soupçon.

— Que je venais apporter des noix et diverses choses à un vieux bonhomme d'oncle qui vit comme un rat dans un vieil hôtel. Il m'aime bien, mais il règne en ce moment chez tous les vieillards une véritable panique, leurs figures et leurs mains ont l'air de crier : « Ne pensons qu'à vivre, ne pensons qu'à manger. » J'espère tout de même qu'il me donnera un lit cette nuit !

— C'est vrai, dit Mme Joséphine, il va faire nuit. Vous devriez y aller tout de suite, parce que je vous préviens que les chambres sont encore plus rares que les biftecks. On a l'impression d'une inondation dans ces grandes artères de la zone libre.

— Me laissez-vous venir tout de suite après ?

— Je ne peux pas dire non, dit Mme Joséphine. Il remit son manteau sur une épaule, hésita à sortir, sortit et revint, puis dégringola l'escalier comme un collégien. Madame Joséphine s'approcha de la glace et se vit les joues blanches. Les joues de néphrard des filles de vingt ans.

Joli-Cœur revint trois quarts d'heure après.

— Mon oncle est à Montpellier chez ma tante Adèle, dit-il avec tranquillité.

— Mais, Joli-Cœur, comment allez-vous faire ?

comme il avait dû mille fois se le répéter. Depuis deux heures je cherche à être héroïque et je n'ai rien trouvé, pas même à me faire écraser. Alors je pars. Je ne sais pas si vous voudrez comprendre que rien ne pouvait plus vous prouver mon courage. Oh ! Madame Joséphine, vous êtes si dure, j'ai tant rêvé, j'ai tant de patience et de douceur à vous aimer ! Ce voyage inutile, cette cravate inutile, et peut-être l'amour inutile. J'ai l'air d'un pauvre.

Madame Joséphine repoussa brusquement les assiettes et, les yeux ouverts, durement, follement, s'avoua l'agitation et la détresse de ses desirs. Sa bague au doigt bleu luisait contre sa joue sans fard. Elle ne rougissait pas ; le dévergondage affolé de ses sens ne faisait pas même frémir sa lèvre ; on pouvait seulement penser qu'elle avait sommeil. Elle croyait sentir la main de Joli-Cœur sur son corsage. Ce qu'il savait, ce qu'il ne savait pas ? Oh ! Joli-Cœur, vous n'êtes pas tellement enfant !

Elle resta là un moment sans que rien ne se vit de son vertige, puis elle se leva, sourit à la serveuse et se retira.

CHAPITRE III

Elle fut de retour à Miramol le surlendemain. Amanda l'attendait à l'autobus, la tête roulée dans un vieux foulard qui lui donnait l'air d'une paysanne slovaque, et chaussée bizarrement de sandales d'éte recouvertes de peau de lapin. Mme Joséphine ne put savoir si elle était joyeuse, indifférente ou ennuyée de son retour, car elle ne parla qu'à peine. Elle dit que toute la maison toussait, que Prude avait d'affreuses engelures, et Joli-Cœur, le pauvre, une bronchite. On avait fait une coupe de bois dans la garenne, tout au fond, et le chauffage marchait mieux.

La brume se levait avec des lenteurs, des enroulements adorables, et les toits de Miramol commençaient à devenir roses. L'herbe gelée craquait comme des brisures de verre sous les souliers et Madame Joséphine montait lentement le chemin en se disant qu'il lui fallait absolument pour son bonheur une maison des champs. Il y a des matins, des chemins, des touffes d'herbes grises, des branches givrées d'églantiers, des silences d'hiver, des riens, chargés cependant d'une telle puissance de songe et d'enchantement qu'ils seraient le secret de la joie parfaite pour ceux qui apprendraient à voir. Mais ceux qui les voient les voient mal, et les autres sont dans les villes. Depuis qu'elle découvrait ce pays, Mme Joséphine sentait qu'elle avançait vers une découverte qui serait sa force à l'heure traquée de ses cinquante ans. « Perdu l'amour et perdue la voix, qu'est-ce qui me restera ? Une philosophie ? mais mieux encore, une maison. Cela peut paraître un rêve d'enfant, mais c'est autre chose : comme une chapelle où se recueillir en brûlant des cierges sous des images, comme un bateau-refuge d'où regarder les autres se jeter à l'eau, comme un musée de verre ! »

Elle s'arrêta pour respirer fort. Elle devait être verte : l'air du matin meurtrissait sa peau fatiguée. Et là-haut il y aurait encore toutes les salutations, toutes les questions,

— Cela n'a pas d'importance, dit Joli-Cœur, je n'aime pas dormir.

Mme Joséphine le regarda une seconde et se posa une question qui l'agaça.

Joli-Cœur... commençait-elle.

Elle baissa les yeux, les releva : « Me jurez-vous que votre oncle est vraiment parti ? Que vous ne sachiez pas d'avance qu'il était parti ? Enfin êtes-vous même allé jusque chez lui ?

Joli-Cœur devint rouge comme une fille.

— Je pourrais mentir à Dieu lui-même, dit-il cependant, mais pas à vous. Pourquoi me posez-vous cette question ? Qu'est-ce que vous pensez ?

— Vous savez ce que je pense, Joli-Cœur. Je pense que vous pouvez mentir, voilà tout. Vous dites être venu pour porter des provisions à votre oncle, mais vous n'avez pas de valise.

— Je l'ai laissée en bas, dit Joli-Cœur.

Quelque chose dans ses yeux liquides, quelque chose de suppliant et de traqué sans qu'il s'en rendit compte et sans qu'il l'eût voulu surpris la jeune femme.

— Joli-Cœur, allez la chercher votre valise.

Joli-Cœur ne bougea pas. Il avait encore son pardessus comme une cape, et, les yeux baissés, il regardait la robe de Mme Joséphine en se disant qu'il se suiciderait si elle le mettait dehors.

— Eh ! bien, dit-elle, je vais vous expliquer ce qui en est : Vous êtes parti de chez vous, une fois de plus, sans explication, et par conséquent sans noix, sans valise, sans souci de ce vieux bonhomme d'oncle qui peut-être d'ailleurs n'existe pas, et sans souci de ce qu'on pensera là-bas à mon propos. Et, même s'il existe, lui avez-vous demandé de vous loger ce soir ?

Joli-Cœur regardait toujours la robe avec une espèce d'hébété. Ce n'était pas qu'il fût courbé de honte, non, mais il se sentait atrocement fatigué. Un noyé qui a une pierre au cou. Il n'avait pas voulu mentir. Il avait seulement suivi le chemin facile, comme toujours, sans prévoir qu'il s'y enfoncerait si profondément. De plus, il ne voulait pas coucher chez son oncle Anselme, alors que Mme Joséphine dormait à l'autre bout de la ville. Il passerait la nuit debout contre sa porte, comme un soldat au garde-à-vous devant la chambre de la reine. Avait-il tant menti ? Cela méritait-il de se voir reprendre le peu de charité qu'on lui avait accordé ?

— Vous rappelez-vous ce que vous venez de dire à l'instant ? Je pourrais mentir à Dieu même, mais pas à vous ?

— Mais ce n'était pas un mensonge, c'était l'inquiétude vous déplaît.

— C'est du mensonge, un tissu de mensonges intérieurement féminins. Cela me donne un affreux malaise, mentez-moi, vous me portez ?

Joli-Cœur eut un petit sursaut et le geste d'étendre la main, pour défendre un bien qui n'était qu'à lui.

— Oh ! cela... dit-il simplement. Il ne s'expliqua pas davantage. Il se sentait vraiment très abattu.

— Vous mentez si bien ! dit Mme Joséphine. Je me sens mal à l'aise devant vous.

— Mais tous les hommes mentent aux femmes, tous les hommes mentent ! cria Joli-Cœur avec douleur, et non pas par amour comme je viens de le faire, mais par manque d'amour. Ne le savez-vous pas ?

M. Ramps en robe de chambre de séducteur, les dames dans leur vieux pilou, l'odeur du pain grillé...

Joli-Cœur avait-il vraiment une bronchite ou feignait-il de l'avoir dans l'espoir de faire naître un remords qui ressemblerait à l'amour ? Si c'était cela, il avait raison : Joséphine l'imaginait de nouveau sous l'averse, et, de nouveau, rêva de l'avoir dans ses bras. Non pas que ce désir eût chassé le désir d'un autre, mais tous deux imparfaitement satisfait, chacun venant la déception causée par l'autre, se confondaient dans la même certitude exaltée : « Je peux encore aimer, je peux encore aimer ! » Amanda la tira de ses réflexions en lui annonçant que Prude avait fait une crème pâtissière pour fêter son retour. Elle avait reçu hier les bonnes feuilles de son livre et tous les gens de la maison les contemplaient avec ahurissement et méfiance, comme s'ils croyaient trouver dans ces pages inconnues la preuve d'une trahison. Une demoiselle toute réserve, toute économie, tout abnégation, les mains violettes et tailladées par la serpente, et n'ayant pas le temps de regarder les aubépines en revenant de confession ! Comment lui était venue l'idée d'écrire un livre ! Faudrait-il lire tant de pages ? Il était lourd comme un roman anglais. Cela finissait-il par le mariage ou la mort de quelqu'un ? Était-ce le genre *Veillée des Chaumières* ? « Félicitations, félicitations, mademoiselle Prude, nous allons lire ça au coin du feu ! »

On vit la porte s'ouvrir et Mme de Miramol avancer le pied pour savoir s'il y avait du verglas sur la pierre.

— Ma belle ! Ma célèbre ! On commençait à s'ennuyer sans vous. Le fauteuil ducal était déserté. N'avez-vous pas eu froid dans l'autobus ? Avez-vous couché aux Ambassadeurs ou au Terminus ?

(A suivre.)

LA PHILATÉLIE

TIMBRE NEUF OU OBLITÉRÉ ?

Longtemps le collectionneur n'a considéré que le timbre oblitéré. Il lui semblait sans doute que l'oblitération confère au timbre une authenticité, une valeur postale à laquelle le timbre ne pouvait prétendre. Il y avait là d'ailleurs une conception de la collection dont l'oubli peut être bien regrettable. Si, en effet, le timbre oblitéré était admis, nous ne connaîtrions pas à l'heure présente l'avalanche de signatures qui n'ont de postales que le nom !

Sur le plan spéculatif, cette désaffection prolongée du timbre neufs lui a naturellement conféré une cote supérieure. Oublié, détruit, il doit plus rare.

de conserver la valeur initiale engagée dans leur achat.

Enfin, une raison militait encore en faveur du timbre neuf et ceci nous conduit à cela. Cette raison, c'est le point de vue esthétique. Sans conteste, la collection du timbre à l'état neuf est autrement attrayante que celle du timbre oblitéré. La mise en page la plus soignée, quand il s'agit de ce dernier, ne parvient jamais à conserver l'harmonie recherchée, la variété même des oblitérations désaccordant toujours l'ensemble.

Ainsi donc, il ne semble pas, en dépit de la défense acharnée de certains philatélistes étrangers, que le timbre neufs puisse perdre le terrain gagné.

FRANÇOIS PAUL.

TIMBRES POUR COLLECTIONS

SOCIÉTÉ DOQUEET et C^{ie}
124, boulevard Haussmann, PARIS
Série — Paquets — Timbres rares
Service des Nouveautés
Norvège n° 183-186
Occasion exceptionnelle. Prix : 1.900.

LA CURIOSITÉ

M. Ader a divisé une vente de tableaux modernes : « Le Vallon », par Claude Monet, a été payé 400.000 fr. ; « L'océan », par Corot, 200.000 fr. ; « La Rivière dans les gorges », par Courbet, 100.000 fr.

M. Bellier a vendu un tableau de Van der Meulen, le XIV^e s., à la bataille de Bruges, 80.000 fr. ; un surtout de table en bronze, d'époque Empire, par Thomire, 100.000 fr. ; M. D.-H. Baudouin a dispersé de beaux livres : « Les Aventures de l'homme », figures de Voltaire, a été adjugé 40.000 fr. ; « Claudel », « L'Annonciation de Marie », Blot, 1890, figures de Maurice Denis, 20.000 fr.

M. Champetier de Ribes a vendu d'importants tableaux anciens : une toile de l'école espagnole du XVII^e s., « L'Homme à la cruche », portrait d'homme, donnée à Velasquez par le docteur Meyer, a obtenu le prix de 100.000 fr. ; « Saint-Sébastien », par Brissot, a fait 80.000 fr.

M. Comusat a vendu un classeur en bois de rose, 35.000 fr. ; une horloge en marqueterie de Boulle, Louis XIV, 14.100 fr.

M. Albinet et Ader ont adjugé : une miniature en argent, 85.000 fr. ; une tapisserie verdure, 67.800 fr. ; M. Flagel a vendu une commode, style transition, 30.500 fr. ; un tapis d'Orient, 20.100 fr.

M. Motet a vendu un vaisselier rustique, 11.500 fr. ; une commode Louis XVI, 12.500 fr.

Frédérique RIOUX.

TABLEAUX ANC. ET MODERNES

ARGENTERIE — BONS MEUBLES
Vie H. Drouot, n° 6, le 7 juillet. Expo. le 8. C.-P. : M. BEZANCON. Exp. : M. Le Saché.

BIJOUX

Bague brillant solitaire de 5 carats ARGENTERIE
Vie H. Drouot, n° 6, le 7 juillet. Expo. le 8. C.-P. : M. BEZANCON. Exp. : M. Le Saché.

COLLECTION DE MADEMOISELLE JEANNE MIRECOURT

TRES BELLES GRAVURES ANCIENNES
OBJETS D'ART DE LA CHINE ET DU JAPON
Sièges et Meubles du XVIII^e Siècle
Ventes HOTEL DROUOT, le 7 juillet, salle 10, le 9 juillet, salle 6.

Expositions les mardi 6 et jeudi 8 juillet.
Experts : MM. M. Rousseau, M. Jourd'et et B. Dulac.
Commissaire-Pris : M. D.-H. BAUDOUIN, 10, r. Grange-Batelière.

BONS MEUBLES

BIJOUX — TIMBRES-POSTES
Vie H. Drouot, n° 6, le 7 juillet. Expo. le 8. Com.-Pris : M. CHAMPETIER DE RIBES. Experts : MM. Boussy et Brun.

BIJOUX

ARGENTERIE
H. DROUOT, n° 7, le 7 juillet. Expo. 6. Com.-Pris : M. EL. ADER, 6, rue Favart. Experts : M. H.-D. Fromanger.

OBJETS D'AMEUBLEMENT

Anciens et Modernes
Vie H. Drouot, n° 6, le 5 juillet. Expo. le 6. Com.-Pris : M. MOTEL. Exp. : M. Prévost.

OBJETS D'AMEUBLEMENT

Anciens et Modernes
SIEGES ET MEUBLES
TAPIS — TAPISSERIES
Vie H. Drouot, n° 1, les 7 et 8 juillet. Expo. le 8. Com.-Pris : M. EL. ADER, 6, rue Favart. Experts : MM. Damidot et Lacoste.

PRECIEUX LIVRES

MANUSCRITS ENLUMINES
RELIEURS
Vente Hôtel Drouot, n° 5, les 5 et 6 juillet. Exposition chez M. André, exp.-libraire, 154, boulevard Malesherbes.

OBJETS D'AMEUBLEMENT

Anciens et Modernes
FALCONNETS, PORCELAINES, BRONZES
MEUBLES ET SIEGES
TAPISSERIES
Vie H. Drouot, n° 10, le 12 juillet. Expo. le 13. Com.-Pris : M. EL. ADER, 6, rue Favart. Experts : MM. Damidot et Lacoste.

PLAISIR DES ARTS

LES HOMMES ET LES LIVRES

Le temps des enquêtes

Le temps des enquêtes, et particulièrement des enquêtes littéraires, se situe de juillet à septembre. Aux beaux jours de notre avant-guerre, la tradition était solide : dès que l'activité des éditeurs commençait à faiblir, les rédacteurs en chef demandaient à leurs jeunes collaborateurs de leur soumettre « ces projets d'enquête dont on les assomait depuis des mois » et qu'ils étaient bien contents de trouver, à la saison creuse, « Pour ou contre le roman ? », « Y a-t-il une littérature de classe ? », « L'écrivain doit-il rester célibataire ? », « Quelle aura été, selon vous, l'influence du surréalisme ? », « L'écrivain trahit-il sa mission en s'occupant de politique ? Doit-il militer ou non ? », tels étaient les grands sujets, les questions auxquelles les enquêteurs allaient poser, de vive voix, par téléphone ou par correspondance, aux gens arrivés. C'était pour eux une manière de ne pas se laisser oublier pendant l'été, aussi répandaient-ils presque tout le genre n'est d'ailleurs pas condamnable en soi, et certaines enquêtes ont laissé un souvenir durable, soit à cause de l'importance ou de l'opportunité du sujet, soit en raison de l'ingéniosité de l'enquêteur, qui savait obtenir le maximum des interrogés, ou qui savait tirer de leurs déclarations des conclusions remarquables.

Sans remonter jusqu'à l'enquête sur la monarchie, qui commença par être véritablement une enquête assez banale, on peut se rappeler quelques-unes qui remuèrent au moins le monde des Lettres. Robert Brasillach, avec *La Fin de l'après-guerre*, bouscula aimablement quelques pots de fleurs, à l'époque où les éditeurs entretenaient leurs romanciers comme des chevaux de course et une bonne fraction de la jeunesse, occupée de cocktails et de coupe Davis, se déclarait néanmoins « inquiète ».

Comme tout le monde, je me suis livré à ce sport, sans toutefois soulever jamais aucun livre bouleversant. Je me rappelle avoir terminé l'un de ces travaux sur commande devant l'indiscrutable auditoire du Club du Faubourg. Il s'agissait de Montherlant et des femmes, aussi voyait-on, pour une fois, une conviction réelle animer le débat. Les faméliques créatures du Juif Polak, répandues dans la salle selon la tactique traditionnelle, se trouvaient aux prises avec d'authentiques hystériques venues du dehors, des Andrée Hacquet bault toutes plus refoulées et plus laides que nature. Quel spectacle !

Le métier n'était pas toujours aussi pittoresque, mais j'en ai gardé un bon souvenir. Les gens de lettres sont presque toujours accueillants lorsque l'enquêteur se montre courtois et ne leur pose pas de questions blessantes ou par trop insidieuses. Fernand Vandérem avait, un jour, conseillé mal-

heureusement un jeune confrère à la recherche de sujets d'enquêtes. « Quelle est, à votre avis, la raison pour laquelle vous n'avez pas, dans la littérature, la place à laquelle votre talent vous donnerait droit ? », telle était la question qu'il lui avait suggérée de poser. Le naïf jeune homme (ce n'était pas moi !) dut interrompre son enquête, les interrogés ayant réagi assez vivement.

Le premier personnage important que j'abordai au cours de démarches de ce genre fut Paul Bourget. Il se trouvait alors au Vésinet, dans une maison de santé où il résidait pour rester après d'un de ses proches parents, souffrant. J'étais extrêmement jeune et plein d'émotion à la pensée de me trouver devant un maître aussi prestigieux. Comme on m'introduisit, je tombai en arrêt devant une pancarte indiquant que « dans l'intérêt des malades, il était interdit de parler de politique et de religion ». Une telle interdiction limitait péniblement le champ de l'enquêteur s'adressant à l'auteur du *Disciple*, et je sentis mon sujet me glisser comme de l'eau entre les doigts. Montant rapidement un escalier, je n'avais pas eu le temps de changer mes batteries quand j'entrai dans la chambre. Paul Bourget était assis devant une petite table couverte de livres et de papiers. Il me fit répéter mon nom, me demanda où j'avais fait mon service militaire, quelles étaient mes occupations et si j'avais l'intention de me marier.

Après un questionnaire social rapide et précis, il me chargea de transmettre ses compliments à mon directeur et me dit au revoir avec beaucoup de bienveillance. Mon échec était total, j'avais été l'enquêteur, non l'enquêté.

J'allai demander une fois aux anciens lauréats du prix Goncourt quelle influence cette récompense avait exercée sur leur carrière. Je crois que j'ai déjà rapporté la réponse que me fit le bon Léon Frapié : « Jamais je n'aurais écrit ce que j'ai écrit par la suite si je n'avais pas obtenu le Goncourt pour la *Maternelle* ». M. Claude Farrère, nouvel académicien, avait, pour ainsi dire, oublié la distinction des Dix. Je lui fis remarquer qu'il était le premier prix Goncourt reçu sous la Coudole.

— C'est possible, me dit-il. Cela n'a aucun rapport.

Evidemment. Mais il fallait bien dire quelque chose. Nombre de mes enquêtes ne me laissaient pas patauger longtemps dans les banalités préliminaires : « J'ai pensé qu'il vous serait commode de vous inspirer des quelques notes que j'ai préparées et que voici, me disaient-ils. Et ils me remettaient, non des notes, mais des articles très complets, entièrement rédigés, comportant, outre les réponses aux questions prévues, le rappel de leurs œuvres complètes et même la description de leur personne et de leur habitation, avec des détails sur leur manière de travailler. N'étant pas venimeux de tempérament, je n'ai pas conservé ces documents, dont certains étaient savoureux. J'ajoute que je ne les utilisai guère, non pas tant par un souci exagéré de produire une œuvre originale qu'en raison de leur longueur, presque toujours très excessive. Je faisais ce métier avec soin, souvent avec intérêt, et, dans l'ensemble, les « clients » n'étaient pas trop mécontents.

L'un des moins satisfaits — ce la s'arrangea par la suite — fut, un jour, Léon-Paul Fargue. Il avait ou il devait poser sa candidature à l'Académie française, et j'avais interviewé à cette occasion. J'ose dire que mon arti-

MAUPASSANT CHEZ LES JUIFS

Il y aura, le mardi 6 juillet prochain, cinquante ans, jour pour jour, que s'endormit du sommeil sans réveil celui qui fut le conteur le plus célèbre de son temps et l'un des meilleurs de toute notre littérature. En prenant possession de Maupassant, la mort ravissait une dépouille d'où la raison s'était depuis longtemps évadée. Marquée par des instants de délire furieux et des séries d'horribles convulsions, l'agonie de l'écrivain avait duré dix-huit mois. La première manifestation évidente de la paralysie générale, la scène dramatique qui devait rendre urgent l'internement du malade, remonta, en effet, au 1^{er} janvier 1892. De ce jour-là, l'écriture définitivement sombrée dans la mort immédiate, la clarté et la lucidité que Maupassant avait produites de toutes ses forces, enrichissant les lettres françaises.

Dans ses lettres à Jean Lahor, Maupassant parlait, en termes émus, de la « malaise physique de cause inconnue, mais intolérable », qu'il disait, il faisait de lui-même, un médecin, ami et confident un adieu déchirant : « Je suis à l'agonie ; j'ai un ramollissement de cerveau. C'est la mort immédiate et je suis fou. Ma tête bat la campagne. Adieu, ami, vous ne me reverrez plus ».

S'il était, depuis longtemps, obsédé par l'angoisse exprimée avec des accents si poignants, on s'explique et se discerne jusque dans ses plus joyeux caractères toutes ses œuvres et se discerne jusque dans ses plus joyeux caractères toutes ses œuvres et se discerne jusque dans ses plus joyeux caractères toutes ses œuvres.

Une autre fois, je demandai un rendez-vous à Jules Romains, pour causer avec lui du *Verdun* qu'il venait de publier dans *Les Hommes de bonne volonté*. M. Farigoule me reçut rue Pierre-Charron, dans l'immeuble somptueux du Pen-Club, alors abondamment subventionné par la S.D.N. J'avais entendu dire qu'il n'avait connu cette terrible bataille que de très loin, et sa description de l'enfer de Verdun, très fidèle au témoignage de nombreux anciens combattants, me paraissait d'autant plus remarquable. Je lui parlai des moyens d'investigation du romancier, du témoignage direct et de la création artistique, et je m'évertuai pendant près d'une heure à lui faire dire s'il avait été à Verdun ou non. Il me dit bien des choses extrêmement intéressantes, et qui témoignaient d'une information et d'une compréhension rares des grands mouvements de notre siècle (l'imagination assez ce qu'il écrivait s'il était aujourd'hui en Europe ou au lieu d'être en Amérique), mais sans jamais se livrer, sans répondre une seule fois à ma question.

Le colonel de La Rocque était une vedette à l'époque où il publia je ne sais plus quel livre, d'ailleurs rédigé dans le charabia inimitable qui restera comme la seule originalité de cet ancien militaire. A lui aussi, je demandai une interview. Il me fit répondre : « Accordé, à condition que vous me soumettiez d'avance vos questions par écrit ». Il s'agissait de l'Etat, du capital et du travail, de la communauté nationale, et *cetera*. Ayant reçu mes questions, le colonel m'invita à déjeuner. Je ne l'avais jamais approché. Le lendemain du déjeuner, je donnai ma démission du mouvement des « Volontaires nationaux » auquel j'avais adhéré après le 6 février 1934. Comme dit le bon peuple, j'avais compris.

D'autres interviews, par contre, furent pour moi le commencement d'amitiés durables. C'est ainsi que je rencontrai un jour Marcel Aymé devant un vichy-fraise, dans un café de la rue Cadet. J'étais déjà enthousiasmé par ses dons extraordinaires, et ne disposant d'aucune tribune de critique, je voulais au moins exprimer mon admiration dans la rubrique où j'avais accès. Le cher Marcel Aymé ne me rendait pas le travail facile. Il est de ces gens (on n'en a pas tant) qui pensent qu'il n'y a rien à dire sur ce que l'on a écrit. Je me battais les flancs pour lui arracher des phrases mémorables sur la création artistique, sur la poésie dans le roman, sur l'importance qu'il m'avait permis d'ajouter un peu à la description de Marcel Aymé devant un vichy-fraise :

— Croyez-vous que le romancier doit s'inspirer des mouvements de son époque ?

— Ça dépend.

— Mais ne pensez-vous pas que... ceci et cela ?

— Je n'y ai pas réfléchi. Je n'en pense rien.

Je me décidai finalement à rapporter l'entretien tel quel, solution qui avait au moins le mérite de la sincérité. Marcel Aymé n'avait d'ailleurs pas besoin qu'on le vantât, ce qu'il écrivait lui-même servait suffisamment sa réputation. Nous avons eu, depuis, des entretiens plus faciles, ce qui tendrait à prouver que l'enquête ou l'interview ne sont jamais que des entrées en matière.

Georges Blond.

beaucoup des premiers succès de Paul Bourget — Mme Cahen, dit le beau-frère, Albert Cahen, avait rang de compositeur mondain... — celui de Mme Strauss, née Geneviève Halévy... »

Ouvrons maintenant la *France Juive*, où le génial Drumont parlait de Paul Bourget dit, en effet, qu'il « fréquente chez les Ephraïms et les Cahen, où des femmes de remises, charmées d'être prises pour de vraies grandes dames, compassaient par un échange de concessions à un vague à l'âme légèrement affecté, à un dandysme qui sent un peu le maître d'étude habillé à la coiffonnet ».

Drumont ajoute que, « dans ce monde très vieux, né d'hier, mais né d'aujourd'hui, anémique et fané », l'écrivain n'est apprécié que d'après ce qu'il gagne, la peinture n'est appréciée que pour ce qu'elle coûte ».

Le malheureux Maupassant devait donc rencontrer dans ces salons juifs, où il avait la candide illusion de fréquenter le grand monde, la femme dangereuse dont « la fantaisie férocité », au dire de Jean Lorrain, « hâta le déséquilibre » de l'écrivain.

M. Georges Normandy, dans son livre, la désigne par de simples initiales : « Cette superbe Mme K. (née W...), Juive russe ou polonaise, la plus belle femme du moment... Faut-il rappeler que le mari de cette admirable créature devint fou et fut enfermé, avant Maupassant, dans une maison de santé de Passy ? ».

Mettons les points sur les i : cette « superbe Mme K. (née W...) » était une certaine Marie Kann, née Worchowsky, Juive russe ; elle était la tante d'Ida Rubinstein et sa sœur était Mme Albert Cahen.

Ce sont ces deux sœurs qui, la nuit de Noël, du 24 au 25 décembre 1894, vinrent réveiller sous les Saint-Marcu avec Guy de Maupassant et qui, le lendemain, regardèrent précipitamment Paris. On le sait par une lettre de Mme de Mau-

passant, la mère du romancier, qui disait « qu'après ce réveil maudit, dès le lendemain, par le premier train, ces femmes du meilleur monde, deux sœurs, l'une mariée, l'autre veuve, repartirent pour Paris, sans dire pourquoi. Bien qu'en visite avec moi elles n'ont plus jamais donné signe de vie... Pas même une carte après la catastrophe !... La mort même ne sembla pas les avoir désarmées ».

Le baron italien Albert Lumbroso, auquel on doit la publication de cette lettre, ajoute dans ses intéressantes *Souvenirs sur Maupassant* : « Tandis qu'agonisait l'âme géniale, la femme s'enfuyait en une épouvante d'enfant qui, ayant épuisé de baisers son oiseau favori, se cache pour ne pas le voir expirer ».

De son côté, M. Lucien Descaves — après avoir rappelé combien l'auteur de *Bel-Ami* se complaisait dans la société des mondaines, mais n'avait trouvé qu'amertumes et déboires — M. Lucien Descaves prenait cet engagement : « Je raconterai un jour une scène effroyable, terminée par un coup de marteau, peut-être décisif, qu'une coquille assés sur cette belle intelligence, déjà chancelante... C'est d'une cruauté sauvage, inouïe ! ».

Mais M. Lucien Descaves n'a jamais, que nous sachions, raconté la scène à laquelle il faisait allusion. Souhaitons qu'il en ait consigné le récit dans le *Journal* qu'il tient peut-être à la façon des Goncourt ou dans les *Souvenirs* qu'il entend ne publier qu'à son heure !

Quoi qu'il en soit, si des obscurités subsistent sur ce que furent les dernières journées de Guy de Maupassant avant son internement, un fait est certain, un point est acquis : c'est dans un salon juif qu'il fit la rencontre de la femme dont la fréquentation devait entraîner la perte de sa raison et cette femme fatale était elle-même une Juive...

Paul Mathieu.

Quat-z-Arts

Le 25 juin a été inaugurée, au Musée Cognac-Jay, une exposition consacrée aux « Anciens Couvents de Paris » et organisée au profit de l'Ent'Aide des Artistes. Cette importante exposition dégage le rôle joué par les abbayes dans la formation et le développement de notre capitale, elle permettra de mesurer l'influence exercée par les grands théologiens du Moyen Âge sur l'Université à ses débuts et fera mieux comprendre le grand rôle que le mysticisme a développé à l'ombre des multiples couvents de Paris.

Cette exposition sera ouverte jusqu'au 30 septembre.

L'ARC-EN-CIEL (17, r. de Sévres - 6^e). — Jusqu'au 13 juillet. Exposition des photographies de Luc Dierich.

Exp. « Jardins de France ». GALLERIE DROUOT-DAVID (32, r. Saint-Hippolyte). — Exposition de Groupes GALLERIE « NOS PEINTRES » (2, rue La Boétie). — Artiste contemporain.

GALLERIE PARVILLE (104, Bd Haussmann - Tél. : 24-37-07).

L'EAU vue par les Peintres contemporains et quelques Maîtres du XIX^e siècle. Jusqu'au 24 juillet.

GALLERIE CHARPENTIER 76, Faubourg Saint-Honoré.

JARDINS DE FRANCE TOUS LES JOURS SAUF LE LUNDI

CHEZ RENE DEBRESSE Les prix littéraires décernés aux auteurs de cette jeune et active maison d'édition ne se comptent déjà plus. Après les « Éditions de Robert Galland », lauréat du Prix Renaudot, Horizons et perspectives littéraires du Dr Guillaume Druelle, voici que l'Académie française vient de couronner l'importance de son travail de Jean Champomier et d'accorder le prix de la Poésie à Pierre Brantôme pour son récit : J'ai deux enfants.

ROBERT BARROUX LES ASSISES DE LA FRANCE ROYALE

« La création de la France par les seigneurs constants des clercs et des saints, fut l'œuvre de la France, ou cours desquels se constituait la civilisation gallo-chrétienne. » LIBRAIRIE FERRIN 21 frs

LA LIBRAIRIE DU MARÉCHAL 2, rue de l'Abbé-de-l'Épée, Paris (V^e)

ACHÈTE ET REVEND tous les livres d'étude à leur valeur réelle

« Les grands marins »

LE MARÉCHAL DE TOURVILLE ET SON TEMPS par LA VARENDE de l'Académie Goncourt

Un vol. in-8° 50 fr. Les Éditions de France

FIN D'ANNÉE SCOLAIRE ! Le meilleur moment pour vendre vos livres de classe chez M. JOSEPH GIBERT ODEON 26-30, Boulevard SAINT-MICHEL

Vient de paraître : Quelques maximes par André SIEGFRIED Un vol. : 50 fr.

Elegies romaines de Goethe Traduites par V. BERNARD Un vol. : 40 fr.

Sous presse : LES POÉSIES DE SAPHO Illustrées par J. CHIEZE 750 exemplaires sur vergé 200 fr.

JACQUES HAUMONT 48, rue Boissonnade — PARIS

VIENT DE PARAÎTRE CHEZ PIERRE LAGRANGE 91, Avenue de Clichy - Paris

ENTRE - DEUX - MONDES par André MASSON

« Le livre de raison du Commissaire Général aux Prisonniers de Guerre » Un vol. 40 frs.

ABEL HERMANT de l'Académie française UNE VIE, TROIS GUERRES TÉMOIGNAGES et SOUVENIRS in-16, cor. 75 frs

INA SEIDEL LE RETOUR Traduit de l'allemand par Edin Vincent 40 frs.

Sous presse : SERGE LIFAR TERPSICHOIRE DANS LE CORTÈGE DES MUSES Un vol. illustré de nombreux hors-texte 45 frs

En Souscription : Edition de luxe, 24 dessins originaux par Robert WIERICK, avec un texte inédit de René Hérion de Villefort sur la sculpture et le dessin. 100 ex. l'album 1.600 frs

VIENT DE PARAÎTRE

Vive la France!

par

Maurence-Ivan SICARD

Un vol. 27 fr.

Les Éditions de France

ÉDITIONS du LIVRE MODERNE, 9, r. Antoine-Charlot, Paris-14

Les Éditions du Livre Moderne créent la COLLECTION D'HISTOIRE & DE CRITIQUE dans laquelle alterneront des études historiques et critiques de grande classe

Vient de paraître :

JACQUES ROUJON

LOUIS XIV

Complet en 2 volumes, grand format, de 450 pages avec deux portraits

Prix de chaque volume 85 fr.

En préparation :

MAURICE BARRÉS par Ramon FERNANDEZ

NOVALIS par Pierre LAFUE

VIENT DE PARAÎTRE

G. DE RAULIN

JEAN BART

CORSAIRE DU ROI

Illustrations de L. HAFNER

PRIX DE L'ACADÉMIE DE MARINE 1943

Un volume broché de 256 p. 24 fr.

RENÉ DE NARBONNE

LE DESTIN DES AILES

Préface de Jean AJALBERT de l'Académie Goncourt

Un volume broché de 256 p. 24 fr.

BAUDINIÈRE 37 bis, rue Moulin-Vert PARIS

Les jeunes, grâce à Dieu, sont quelques-uns à rire de pareilles neries proclamées par des Tarzades au petit pied, dans les colonnes de campus ou d'écoles, qui ressemblent à des annexes de parages contemporains de MacMahon. Mieux que certains chefs incapables, ils se rendent compte du temps gaspillé, des volontés généreuses repoussées ou méconstruites, ils peuvent parfois se croire isolés ou trahis au sein d'une masse amorphe qui préfère bêler, ramper, s'abandonner, mais les vaillants ne renouent jamais à la soif de lumière et la parole de Baudelaire semble décrire leur combat :

C'est un cri répété par mille sentinelles.

Un ordre renvoyé par mille portières (voix) :

C'est un phare allumé sur mille citadelles.

Un appel de charreaux perdus dans les grands bois.

Au plus profond de leur nuit présente, les garçons cherchent des phares.

Je n'ai pas l'intention de dis-

UNION FRANÇAISE POUR LA DÉFENSE DE LA RACE

un bouclier une épée contre le juif!

21, rue La Boétie